

— *A la Canette d'argent*, dans la ruelle des Acacias ? fit Jean-Jeudi.
 — Oui, mon vieux...
 — Méfions-nous...
 De quoi ?
 — La police y fait souvent des descentes. Ne nous laissons pas pincer.
 — Rien à craindre... Nous n'y resterons que cinq minutes... Simple histoire de se retrouver...
 — A quelle heure ? reprit Jean-Jeudi.
 — A onze heures...
 — Et la visite de politesse à l'hôtel de mistress Dick Thorn ?
 — Entre minuit et une heure... c'est l'instant du premier sommeil qui est la plus solide...
 Jean-Jeudi se leva.
 — A demain donc, dit-il, et bonne nuit...
 Fil-en-Quatre serra la main aux deux hommes et les fit sortir, non par le cabaret mais par une petite porte pratiquée dans le couloir et donnant sur le boulevard extérieur.
 — Allons, bonsoir... dit Plume d'Oie à Jean-Jeudi. Je vais me coucher...
 — Où ça ?
 — Dans les carrières de Montmartre... Pas un radis pour payer le garni...
 Jean-Jeudi se fouilla et tira de sa poche une pièce blanche.
 — Tiens, fit-il en la donnant au ci devant tabellion, voilà vingt sous... Les carrières de Montmartre, c'est une vraie souricière... Tu t'y ferais ramasser...
 — Merci... Je te rendrai ça demain, après l'opération... Je vas me payer un cabinet au *Petit-Château*, rue de Flandres. C'est un endroit tout à fait comme il faut...
 Les deux gredins se séparèrent et Jean-Jeudi prit le chemin de la rue des Vinaigriers, où il demeurait.
 Tout en longeant le canal Saint-Martin, il réfléchissait à ce que Raoul Brisson venait de lui apprendre relativement au crime du pont de Neuilly.
 — Patience ! se disait-il tout bas. J'ai attendu vingt ans sans me lasser, sans désespérer. Le hasard fait aujourd'hui ce que n'avaient pu faire mes recherches. J'en profiterai, mais avec réflexion, avec prudence... Il faut que mon secret me rapporte non seulement la vengeance, mais la fortune ?... Ceci est une affaire à moi seul, et dont, seul je veux profiter... Le ci-devant notaire nous a raconté que parmi ses papiers se trouvait un double de la lettre écrite par lui il y a vingt ans pour attirer le médecin de campagne dans le piège qu'on lui tendait et où il devait périr... Cette pape-rasse m'est nécessaire... Je veux l'avoir, je l'aurai par n'importe quel moyen, et quand je la tiendrai je pourrai agir...
 Ce long monologue conduisit Jean-Jeudi jusqu'à sa porte.
 Il rentra dans son taudis, se coucha et dormit jusqu'au matin de ce calme sommeil que donne une conscience pure.
 Le récit de Fil-en-Quatre a fait assister nos lecteurs à l'arrivée de mistress Dick Thorn et de sa fille rue de Berlin.
 Nous allons à notre tour franchir avec eux le seuil du petit hôtel.
 La jolie femme aux cheveux noirs, mère d'une adorable enfant blonde aux yeux bleus, était d'origine franco-italienne.
 Le nom de Dick Thorn lui appartenait par suite de son mariage avec un très riche Ecossais établi à Londres.
 Cet Ecossais, ayant perdu presque toute sa fortune dans des spéculations imprudentes, n'avait pas eu la force de survivre à sa ruine.
 Il était mort de chagrin.
 Sa veuve le pleura de façon très sommaire et s'occupa fiévreusement de réunir les débris de la fortune.
 Son but unique, son idée fixe, étaient de venir à Paris.
 Les événements ne tarderont point à nous apprendre les motifs de son exil.
 La jeune fille, d'ailleurs, avait nullement exagéré la beauté, l'élégance de sa mère.
 Deux semaines après son arrivée rue de Berlin, mistress Dick Thorn ne fut plus seule à Paris où elle n'avait que des domestiques, employés presque exclusivement à son service, et un

table et richement meublé, à louer dans un quartier élégant de Paris.

L'hôtel de la rue de Berlin réunissant les conditions voulues, elle s'était empressée de s'en assurer la possession en payant à l'avance six mois de loyer, puis elle avait regagné Londres afin d'en ramener sa fille et ses bagages.

Pour des raisons particulières elle ne gardait aucun des domestiques attachés en Angleterre à son service et à celui de feu Dick Thorn.

Le lendemain de son arrivée définitive la belle veuve prit une femme de chambre et une cuisinière, mais ceci n'était que provisoire ; elle se promettait, dans un délai très bref, de monter sa maison sur un certain pied et d'avoir chevaux et voiture, cocher et valet de chambre.

Midi sonnait.

Mistress Dick Thorn, immédiatement après déjeuner, s'était enfermée dans une petite pièce qui lui servait de boudoir et de fumoir, car elle fumait la cigarette comme une Sévillane.

Assise devant un délicieux bureau d'ébène incrusté d'ivoire et de cuivre, elle mettait en ordre divers papiers tirés d'un portefeuille en chagrin noir.

Elle prit ces papiers les uns après les autres pour les ranger dans un des tiroirs du petit meuble. C'étaient son acte de naissance, son acte de mariage, l'acte de naissance de sa fille, l'acte de décès de son mari, son passeport, quelques autres documents à conserver et diverses notes et factures.

Ceci fait, elle ouvrit de nouveau le portefeuille.

L'une des poches contenait plusieurs lettres et une large enveloppe scellée de trois cachets armoriés que surmontait la couronne ducal.

La partie supérieure de cette enveloppe avait été tranchée.

Mistress Dick Thorn la laissa dans le portefeuille, mais elle en tira d'autres lettres et les parcourut.

— Allons, dit elle ensuite presque à haute voix, et avec un sourire triomphant, j'ai là plus qu'il ne faut pour que le duc Georges de la Tour-Vaudieu redevienne, quand bon me semblera, mon très docile serviteur et courbe comme autrefois la tête sous mes volontés et sous mes caprices... S'il a tout oublié, tant pis pour lui ! Moi je me souviens !

La belle veuve quitta son siège et se mit à marcher de long en large dans le boudoir avec une agitation fébrile.

— Vous êtes riche, monsieur le duc, poursuivait-elle en souriant d'un mauvais sourire, immensément riche et non moins ingrat ! En vous servant jadis, je travaillais pour moi... Mon dévouement était de l'égoïsme... Je ne vous aimais pas ! J'ai touché une faible part de l'héritage ramassé dans le sang de votre frère et j'ai pris mon parti de votre abandon... Vous n'avez pas entendu parler de moi aussi longtemps que ma fortune a été l'égale de la vôtre, et vous vivez en paix, convaincu sans doute qu'entre nous tout est fini, bien fini, fini pour toujours !

Après un éclat de rire contenu, d'une expression sinistre, mistress Dick Thorn continua :

— Ah ! monsieur le duc, quelle erreur ! Aujourd'hui je suis ruinée !... Il me faut deux fortunes, l'une pour moi, l'autre pour ma fille... J'ai compté sur vous pour les obtenir, et je vous défie, monsieur le duc, de me les refuser ! Telle vous m'avez connue et telle je suis encore, avec vingt ans de plus ! Les années ont glissé sur moi sans paralyser mon énergie, sans amoindrir mon esprit d'intrigue !... Vous me retrouverez toujours la même, car la Claudia Dick Thorn d'aujourd'hui est presque aussi belle que la Claudia Varni de 1837 !

Elle serra dans le portefeuille les lettres qu'elle venait de relire, puis, ouvrant le sac de voyage placé près d'elle, à portée de sa main, elle prit des liasses de billets de banque qu'elle posa sur le bureau d'ébène.

— Tout ce que je possède ! ajouta-t-elle en regardant les précieux chiffons, quatre-vingt mille francs, une mièrse, dont je vais dépenser la plus forte partie pour monter ma maison... Il importe d'agir vite et d'aller droit au but si je ne veux pas me trouver sans ressources... Heureusement mes plans sont faits, avant un mois, il y aura du nouveau.

L'ex-Claudia Varni entassa les billets de banque dans le tiroir où elle avait déjà placé ses papiers de famille.

Elle mit le portefeuille sur les liasses, repoussa le tiroir, ferma le meuble à double tour et réunit la clef à celles qui formaient un petit trousseau dont elle ne se séparait pas.

En ce moment une lourde voiture s'arrêta dans la rue. On entendit retentir le timbre de l'hôtel et, deux minutes plus tard, on frappa doucement à la porte du boudoir.

— Qui est là ? demanda la veuve.

— Moi, mère... répondit une voix fraîche.

— Entre, mignonne...

— Impossible, tu es enfermée.

— C'est juste...

Mistress Dick Thorn se leva pour ouvrir et dit en embrassant Olivia sur le front :

— Qu'y a-t-il, mon enfant ?

— Mère, ce sont les bagages venus par la petite vitesse, et qu'on apporte du chemin de fer.

— Bon... J'y vais.

Et la veuve suivit la jeune fille.

Les bagages en question consistaient en une demi-douzaine de coffres très lourds et en deux longues caisses plates, relativement légères.

Les deux caisses contenaient les portraits en pied, de grandeur naturelle, de Richard O'Donnell Dick Thorn, et de Claudia Varni, sa femme.

Ces toiles portaient la signature de l'un des maîtres de la peinture anglaise et n'avaient pas coûté moins de mille livres sterling quinze années auparavant.

Claudia tenait à ces portraits pour plusieurs raisons. Elle les admirait tous les deux comme œuvres d'art ; elle savait gré au sien de la reproduire dans la fleur de sa verte jeunesse et de son éclatante beauté ; enfin il lui convenait d'étaler à tous les regards l'image imposante de feu son mari, lequel avait été durant sa vie entière un gentleman de la plus haute respectabilité, comme disent nos voisins d'outre-Manche.

Il semblait à la belle veuve que quelque chose de cette respectabilité réjaillissait sur elle...

VI

Un menuisier fut appelé pour ouvrir les caisses, et séance tenante on accrocha les deux portraits dans un petit salon qui précède le boudoir.

Claudia s'habilla ensuite et se fit conduire avec sa fille chez un marchand de chevaux et chez un carrossier de l'avenue des Champs-Élysées.

Elle acheta une paire de doubles poneys irlandais d'une grande distinction et un joli coupé d'un vert sombre rechampi de rouge.

Tout cela, payé comptant, devait être amené chez elle le lendemain.

Le carrossier fournissait un cocher sortant d'une bonne maison et dont il répondait.

La mère et la fille allèrent en voiture de louage faire un tour au bois de Boulogne qu'Olivia ne connaissait pas, et rentrèrent ensuite rue de Berlin pour dîner.

Les deux femmes étaient trop fatiguées ce soir-là pour sortir de nouveau.

Elles se mirent au lit vers dix heures, dans deux chambres voisines, et s'endormirent presque aussitôt d'un profond sommeil.

* * *

Nous prions nos lecteurs de nous accompagner avenue de Clichy, ruelle des Acacias, au cabaret de la *Canette d'argent*.

La *Canette d'argent*, comme le *Petit-Assommoir* de la barrière de la Chapelle, était une de ces tavernes que hante une population dangereuse, toujours en guerre avec la société.

Il y avait foule.

Dans l'après-midi l'ex-notaire était allé chez Fil-en-Quatre chercher le paquet de rossignols dont on devait se servir pour l'expédition projetée.

En même temps il avait emprunté à son collègue quarante sous, remboursables sur les bénéfices futurs et, se sentant le gousset garni, il se prélassait au cabaret longtemps avant l'heure du rendez-vous et absorbait des petits verres d'alcool afin de se donner du ton.

Raoul Brisson, dit Plume-d'Oie, ne brillait point par l'énergie.

En face d'un pupitre, la plume à la main, quand il s'agissait d'imiter des écritures et de contrefaire des signatures, personne n'aurait pu lui damer le pion, mais l'effraction et l'escalade lui causaient une insurmontable terreur.